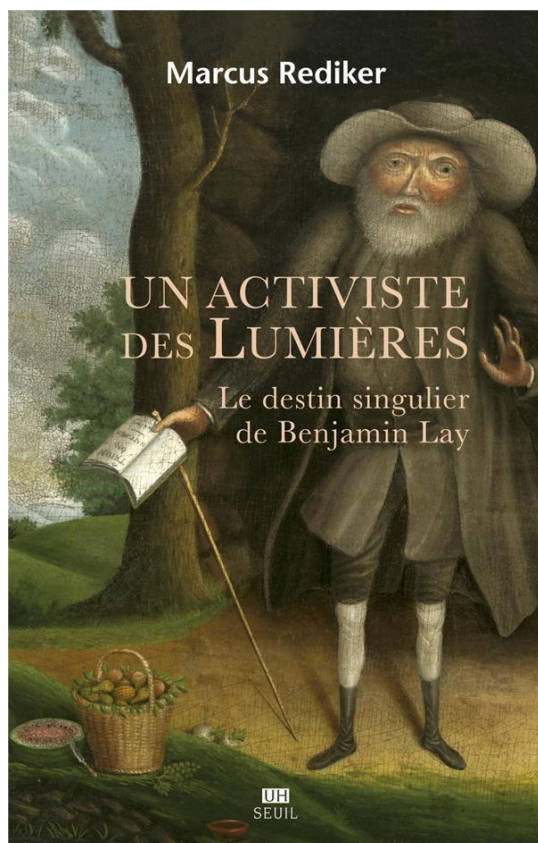


À propos de : Marcus Rediker, *Un Activiste des Lumières : Le destin singulier de Benjamin Lay* (trad. Aurélien Blanchard), Paris, Seuil, 2019.



Marcus Rediker est professeur distingué d'histoire atlantique à l'Université de Pittsburgh. Ses livres ont gagné de nombreux prix et ont été traduits en quinze langues.

Tous ses livres ont été publiés en français : Pirates de tous les pays : l'âge d'or de la piraterie atlantique (1716-1726), trad. Fred Alpi (Libertalia, 2008 ; 2^e édition, 2011) ; L'Hydre aux mille têtes : L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire, trad. Hélène Quiniou (Amsterdam, 2008) ; Les Forçats de la mer : Histoire populaire des marins du XVIII^e siècle, trad. Fred Alpi (Libertalia, 2010) ; À Bord du Négrier : Une Histoire atlantique de la Traite, trad. Aurélien Blanchard (Seuil, 2013) ; Les Révoltés de l'Amistad : une Odyssée Atlantique (1839-1842), trad. Aurélien Blanchard (Seuil, 2015) ; Les Hors-la-loi de l'Atlantique : Pirates, mutins et flibustiers, trad. Aurélien Blanchard (Seuil, 2017).

Rediker est également le producteur du film documentaire primé Ghosts of Amistad : In the Footsteps of the Rebels (réalisation : Tony Buba), sur la mémoire populaire de la rébellion de La Amistad de 1839, aujourd'hui en Sierra Leone. Il travaille actuellement comme conservateur invité à la JMW Turner Gallery à la Tate Britain.

Sophie Coudray — Qu'est-ce qui vous a conduit à consacrer un ouvrage à Benjamin Lay en particulier, ce personnage oublié et plutôt surprenant ? Pouvez-vous dire quelques mots de cet homme étonnant du dix-huitième siècle, qui était un « végétarien ultraradical, ayant une conscience de classe, du genre, de la race, de l'environnement » (p. 149^[1]) et qui ressemble beaucoup aux militants d'aujourd'hui — dans le fait d'avoir recours au boycott et de prôner une politique radicale de la consommation par exemple ?

Marcus Rediker – J'ai découvert Benjamin Lay il y a plus de vingt ans, alors que je travaillais avec Peter Linebaugh à la rédaction d'un livre intitulé *L'Hydre aux mille têtes : L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire* (Éditions Amsterdam, 2008).

Nous avons étudié une série de révoltes autour de l'Atlantique au cours des années 1730 et nous cherchions à savoir si cette vague de résistance avait fait progresser la pensée abolitionniste. Lay a publié son livre anti-esclavagiste, *All Slave-keepers that Keep the Innocent in Bondage, Apostates* (« Apostats, tous les propriétaires d'esclaves qui tiennent en servitude les innocents »), en 1738. Il avait conscience de la vague croissante de révoltes, qui est devenue une partie de son argumentaire pour l'abolition immédiate de l'esclavage.

Plus j'en apprenais sur Lay, plus j'étais fasciné. J'avais là un abolitionniste très important et presque totalement inconnu, un homme qui a adopté une attitude militante contre l'esclavage deux générations avant qu'un mouvement anti-esclavagiste ne se développe. Et il était bien plus qu'un abolitionniste. Il vivait en dehors de l'économie capitaliste naissante, il était végétarien, il a été un pionnier des droits des animaux. En tant que première personne à refuser de consommer toute marchandise produite par le travail des esclaves, il a inventé le boycott : une politique moderne de la consommation. Il faisait toutes ces choses radicales il y a 250 ans.

Je me suis dit : « cet homme mérite un livre qui lui soit entièrement consacré ». Il y a deux décennies, j'ai pensé que le monde avait finalement commencé à rattraper Benjamin Lay et qu'il pouvait être une sorte de modèle pour les radicaux contemporains. J'ai commencé à rédiger le livre en 2013 et publié l'édition anglaise en 2017.

S.C. — Vous parlez des « Lumières populaires » (Enlightenment from below) (p. 148) pour décrire Benjamin Lay. De quelle façon son parcours singulier a-t-il façonné sa pensée et son engagement ? Comment est-il devenu un fervent abolitionniste ?

M.R. — Lay est arrivé à ses « lumières » au travers de trois expériences. D'abord, il était quaker, membre d'un groupe religieux radical qui a ses origines dans la Révolution anglaise, quand le Roi et le Parlement se sont battus, que la censure a disparu et que de nombreux protestants radicaux ont surgi : *Levellers, Diggers, Ranters, Seekers* et *Quakers*. Nombre d'entre eux étaient des « antinomiens », qui croyaient qu'ils avaient une connexion directe avec Dieu et qu'ils étaient par conséquent au-dessus des lois des hommes. Ils rejetaient l'autorité du Roi, de l'État et de l'Église et se réservaient toute prise de décision. L'antinomisme était une force tout à fait subversive.

Bien qu'il soit né en 1682, 22 ans après la fin de la Révolution anglaise, Lay a opéré un retour à cette période antérieure de radicalisme religieux. Lay s'est immergé dans les écrits des Quakers révolutionnaires et croyait fermement que tout le monde était égal aux yeux de Dieu. Cela faisait partie de son éducation et était au cœur de ses convictions radicales.

La deuxième voie qui a mené Lay aux Lumières a été celle empruntée en mer. Il a travaillé comme marin en haute mer pendant plus de dix ans, voyagé autour du monde et est devenu cosmopolite. Il a vu l'esclavage dans différents endroits de la planète et a senti que cette connaissance lui permettait d'expliquer pourquoi il devait être aboli. Dans le même temps, il a développé un profond attachement à l'éthique de la solidarité des marins. Les

marins remettent leur vie entre les mains de leurs compagnons d'équipage chaque jour et développent une puissante conscience collective. Lay a poussé cette idée plus loin, pensant que l'on devrait se montrer solidaire de toute personne se trouvant en situation de travail pénible, particulièrement envers les Africains réduits en esclavage. C'est devenu le deuxième point crucial du développement de son abolitionnisme.

La troisième voie s'est ouverte quand il a navigué, en 1718, vers la Barbade, où lui et sa femme Sarah Lay ont tenu un petit magasin sur le front de mer. La Barbade était la principale société esclavagiste au monde à cette époque. Lay était absolument horrifié par ce qu'il y a rencontré. Il a vu des personnes asservies mourir de faim, il les a vues mutilées alors qu'ils travaillaient à la production du sucre, il a vu la classe dirigeante de la Barbade les torturer et les exécuter. Il a été profondément perturbé par l'omniprésence de cette violence et de cette inhumanité.

Lay a inventé sa propre vision des Lumières en associant le passé révolutionnaire du Quakerisme en Angleterre, les traditions du cosmopolitisme et de la solidarité parmi les marins en hautes mers et l'expérience des luttes populaires contre l'esclavage à la Barbade. Lay était véritablement un radical de l'Atlantique.

S.C. — Quelle était la formation ou l'arrière-plan intellectuels de cet autodidacte ?

M.R. — Lay avait un minimum d'éducation, mais pour l'essentiel, c'était un autodidacte — très fier du savoir acquis pour lequel il a travaillé si dur. Il connaissait parfaitement la Bible (dans la version dite du roi Jacques, *the King James Bible*). Il avait de bonnes connaissances en philosophie, en histoire, en théologie et en littérature. Il vivait dans une grotte dans laquelle il avait aménagé une bibliothèque de plus de 200 volumes, ce qui était considérable pour l'époque, particulièrement pour un travailleur ordinaire. Il avait absorbé les écrits quakers de l'époque de la Révolution anglaise. L'une des grandes trouvailles de mes recherches a été un livre de sermons de William Dell, un théologien radical éminent des années 1640 et 1650, que Lay avait eu en sa possession. Les commentaires que Lay a laissé dans ses marges créent un dialogue entre un radical du dix-septième siècle et un autre du dix-huitième.

Sa lecture de la philosophie grecque ancienne et romaine était particulièrement importante. Il s'intéressait à Diogène et à ses compagnons philosophes cyniques, dont il a tiré de nombreuses leçons : dire la vérité au pouvoir, vivre une vie en accord avec la nature, renoncer à toute richesse terrestre, incarner ses idées et les mettre en scène en public. Il est très important de noter que Lay se considérait lui-même comme un philosophe, une personne critique de sa propre société et avec des idées fortes sur la manière de construire un monde meilleur pour tous les peuples.

S.C. — Comment Benjamin Lay a-t-il lié la lutte contre l'esclavage à une critique radicale de l'enrichissement personnel et plus largement, à une critique de l'économie mondiale et du « pouvoir de la classe dirigeante » — par exemple, vous écrivez que « Benjamin exigeait que toute personne impliquée dans l'esclavage d'une quelconque manière soit privée à la fois de pouvoir religieux et politique » (p. 85) ? L'activisme de Lay était-il entièrement dirigé vers ses

M.R. — Lay était convaincu que l'accumulation de richesse était en train de détruire à la fois le Quakerisme et la société dans son ensemble. Il tenait ceux qu'il désignait comme « cupides », « avares », « avides », pour responsables des problèmes du monde, particulièrement l'esclavage. Il s'est concentré sur les Quakers qui possédaient des esclaves parce qu'ils étaient à portée de main et qu'ils ne vivaient pas selon la « règle d'or » biblique : traite les autres comme tu voudrais être traité. Au moment où Lay a prononcé sa critique, les riches propriétaires d'esclaves quakers dirigeaient non seulement la Société des Amis, mais aussi le gouvernement entier de la colonie quaker de Pennsylvanie. La cupidité de quelques-uns, quakers et non-quakers, menait à l'exploitation et à la misère d'un très grand nombre. Il proférait une critique sévère du pouvoir civil et religieux de la classe dirigeante.

Lay établissait un lien entre sa critique de l'esclavage et le marché mondial en anticipant une idée que Karl Marx allait développer 125 ans plus tard : comment la forme de la marchandise échangée sur le marché dissimule les conditions violentes dans lesquelles les travailleurs l'ont produite. Ayant vécu à la Barbade, Lay savait que « le sucre était produit avec du sang », comme le diraient les abolitionnistes. Mais le consommateur qui plongeait un morceau de sucre dans une tasse de thé ne savait pas comment les vies des esclaves africains étaient brutalisées par la production du sucre.

Lay cherchait à indiquer clairement ce lien avec le marché. Il s'est ainsi retiré lui-même du marché capitaliste, fabriquant ses propres vêtements et cultivant sa propre nourriture de manière à ne pas être complice, à travers la consommation, de l'exploitation de quiconque. Il refusait de consommer des marchandises produites par des esclaves, telles que le sucre, le tabac ou le thé. Le boycott du sucre allait devenir, plus tard, l'une des principales stratégies du mouvement anti-esclavagiste transatlantique.

On peut conclure sur ce point en disant que Lay a inventé l'idée qui sous-tend aujourd'hui le mouvement mondial contre le travail clandestin. Quand un consommateur achète un produit, disons en France ou aux États-Unis, il ou elle doit penser aux travailleurs qui le produisent, au Vietnam ou en Indonésie. Lay a exprimé et exigé une conscience de l'exploitation et de l'oppression à l'échelle planétaire.

S.C - Quels types de rapports Lay entretenait-il avec la communauté Quaker et avec le Quakerisme en général — ou du moins avec ce que le Quakerisme était devenu au dix-huitième siècle ?

M.R. — Lay entretenait des rapports épineux avec des communautés quakers spécifiques ainsi qu'avec le Quakerisme en général — marqués par des conflits chroniques. Lay disait toujours la vérité au pouvoir. Lorsqu'il pensait que quelque chose était mal, il le faisait savoir à tout le monde. Il détestait ceux qu'il considérait comme de « faux prophètes », à savoir des Quakers qui prenaient la parole devant des assemblées et qui n'étaient pas divinement inspirés. Il n'aimait pas ceux qui possédaient des esclaves, comme nous l'avons vu. Il n'aimait pas ceux qui plaçaient les biens terrestres avant la spiritualité collective. Quand il formulait ces critiques en public, nombre de Quakers étaient contrariés. Eux, qui valorisaient la paix et l'entente, n'aimaient pas la discorde et le tumulte que Lay semblait constamment générer. Lay fut ainsi « désavoué » par quatre assemblées quakers : à Londres et Colchester en Angleterre et à Philadelphie et Abington en Pennsylvanie.

Lay a toujours trouvé ces batailles légitimes, car il pensait que ce qu'il combattait était en train de détruire sa religion bien aimée. Il était sans compromis dans son combat pour sauver l'âme du Quakerisme.

Je suis honoré de pouvoir dire que depuis que mon livre a été publié en 2017, les quatre assemblées quakers qui avaient excommunié Lay au dix-huitième siècle l'ont maintenant réintégré, affirmant qu'il avait raison et que ses opposants avaient eu tort. Après de sérieuses reconsidérations et débats internes, ces congrégations se sont déclarées en accord avec Lay et son esprit radical. Je dois dire que je trouve ces actions réconfortantes. Lay a maintenant été rendu au Quakerisme et fait actuellement l'objet de beaucoup d'études et de valorisation. Une grave injustice historique a été corrigée.

S.C. — Le terme « parti » apparaît de temps en temps dans les écrits de Lay. A-t-il amorcé une organisation collective contre l'esclavage ou était-il, comme cela semble être le cas, un homme plutôt solitaire ?

M.R. — Lay avait deux façons contradictoires de parler de son activisme anti-esclavagiste. Il se présentait par moments comme un prophète solitaire, comme Isaïe, Ézéchiël ou Jérémie dans l'Ancien Testament. Si les gens ne le suivaient pas, insistait-il, ils seraient damnés. Lay a même copié certains procédés des prophètes. Jérémie, par exemple, vivait dans une grotte, tout comme Lay. L'engagement de tous les prophètes pour une nouvelle manière de vivre, plus vertueuse, était total.

Mais à d'autres moments, Lay ne se présentait pas comme un individu prêchant dans le désert, mais plutôt comme membre d'un collectif insurgé de Quakers qui s'entendaient pour dire que l'esclavage devait être aboli. Ses ennemis l'accusaient de chercher à construire un « parti » ou une faction pour promouvoir la cause abolitionniste. Lay a apporté lui-même la preuve qu'il conspirait avec d'autres Quakers pour faire circuler des documents contre l'esclavage (son propre livre et les écrits du compagnon Quaker Ralph Sandiford) et pour générer une opposition publique aux Quakers qui possédaient des esclaves. Lay a même entraîné les autres militants à éviter la censure et à s'exprimer franchement ! Lay faisait partie d'un mouvement modeste, mais croissant, au sein des Quakers. Il en était même le leader.

S.C. — Dans votre livre, vous abordez le « théâtre de guérilla » que pratiquait Benjamin Lay pour défier la communauté Quaker. Pouvez-vous revenir sur son mode opératoire spectaculaire ? Ce type d'action théâtralisée était-il courant à cette époque ?

M.R. — Le « théâtre de guérilla » était une sorte de théâtre de rue subversif pratiqué par des groupes radicaux dans les années 1960 et 1970, dans le cadre des protestations contre la guerre du Vietnam. Mais ce genre de théâtre politique est, évidemment, bien plus ancien que cela. Des Quakers antinomiens comme James Nayer et John Perrot ont donné de somptueuses représentations théâtrales pendant et après la Révolution anglaise. Lay a été influencé par leurs actions. Mais il s'est aussi appuyé sur une tradition plus ancienne encore, issue des philosophes cyniques de la Grèce ancienne mentionnés précédemment. Diogène, par exemple, vivait dans un fût de vin à l'abandon et rejetait la propriété, la hiérarchie et les conventions sociales. Il tenait une lampe le jour pour théâtraliser sa

Lay s'est appuyé sur ces traditions pour jouer ses scènes de théâtre de guérilla l'une après l'autre. En septembre 1738, il a rempli une vessie animale avec du jus de raisin d'Amérique rouge vif, puis l'a glissé dans le compartiment secret d'un livre. Il a revêtu un uniforme militaire et s'est muni d'une épée, s'est enveloppé dans un manteau, a caché le livre et est parti de chez lui à Abington, en Pennsylvanie, pour Burlington dans le New Jersey, où l'Assemblée annuelle des Quakers de Philadelphie se tenait, un regroupement des Quakers les plus puissants de la colonie. À l'assemblée, Lay annonça d'une voix tonitruante que la possession d'esclaves était le plus grave péché au monde. Il rejeta son manteau pour révéler son uniforme militaire. L'assemblée a retenu son souffle. Il leva le livre au-dessus de sa tête, dégaina son épée et déclara : « Dieu se vengera de ceux qui oppriment leurs semblables ». Il passa son épée au travers du livre. La vessie explosa dans un flot de sang, éclaboussant les propriétaires d'esclaves assis à proximité. Un groupe d'hommes quakers a saisi Benjamin — il n'a pas résisté — et l'a jeté dehors, dans la rue. Le soldat de Dieu avait délivré une terrifiante prophétie : la possession d'esclaves allait détruire la foi Quaker.

S.C. — Benjamin Lay était très en avance sur son temps sur bien des sujets. Quelle a été la réception de son livre *All Slave-Keepers that Keep the Innocent in Bondage, Apostates*, publié par son ami Benjamin Franklin en 1738 ? Qu'en est-il de sa postérité ? Est-il devenu une référence par la suite pour les abolitionnistes ? Quelles graines a-t-il semées dans la communauté Quaker ?

M.R. — Le livre de Lay a eu un impact au sein de la communauté Quaker et, plus largement, parmi les abolitionnistes, mais je crois que son théâtre de guérilla a eu un impact plus important encore. Tout le monde parlait de ses actions radicales et subversives. Lay a été, à un moment donné, la personne la plus célèbre de toute la Pennsylvanie. Quand le mouvement abolitionniste a pris son essor dans les années 1780, les gens accrochaient une gravure de Lay dans leur maison pour marquer leur soutien à la cause qui a été au cœur de son existence. Plus tard, des abolitionnistes parmi lesquels Thomas Clarkson, Lydia Maria Childs et Benjamin Lundy, ont ramené Lay à la vie en créant une généalogie de leur propre mouvement.

L'agitation prolongée, théâtrale de Lay a triomphé. Les Quakers ont décidé en 1758 que le commerce d'esclaves était incompatible avec leur foi. Lay, qui avait soixante-seize ans et vivait la dernière année de sa vie, a contribué à gagner une bataille épique, par ses écrits, ses protestations constantes et sa vie exemplaire. Bien qu'il ait fallu dix-huit ans de plus pour que les Quakers abolissent complètement l'esclavage dans leur milieu, Lay a vu que la décision prise en 1758 était le début de la fin et que l'abolition totale était à venir. En entendant les nouvelles de ce décret quaker, il dit à un ami : « Je peux maintenant mourir en paix ».

Entretien réalisé et traduit de l'anglais par Sophie Coudray.

Notes

[1] NDT : Les indications de pagination correspondent à l'édition originale : *The Fearless Benjamin Lay. The Quaker Dwarf Who Became the First Revolutionary Abolitionist* (Verso, 2017).